

Le concept, c'est le temps de la chose

Houchang Guilyardi

Le concept, c'est le temps de la chose, dit Hegel, dit Lacan. En fait, il semble que ce n'est pas exactement ce qu'a écrit Hegel. Est-ce la traduction dont Lacan disposait à ce moment-là, une modification due à son travail en cours ? Quoi qu'il en soit, et sur cette base sur laquelle s'appuie Lacan, *la Phénoménologie de l'esprit* et *Les écrits techniques de Freud* présenteront des aboutissements fondamentalement différents, avec de très importantes conséquences, notamment pour la pratique analytique.

Les concepts *purs, a priori, Reine Begriff* de Kant, et *empiriques, a posteriori* sont appelés par leurs contradicteurs des pseudo-concepts.

Hegel est censé aboutir à un terme enfin convenable : les vrais concepts, les concepts cette fois *purs*, qui seraient à la fois rigoureusement définissables et effectivement réalisés. Pour cette raison, ils reçoivent le nom de *Universels Concrets*.

Cet univers concret serait le véritable développement de la pensée de Kant selon laquelle l'universalité est non pas ce qui s'étend à l'univers entier, sans exception et sans lacune (*Allgemeinheit*) mais totalité concrète (*Allheit*) et cependant susceptible d'un nombre infini d'applications. *Concrète* signifiant totalité une et indivisible.

« Avec la Chose même, en tant que compénétration, devenue objective de l'individualité et de l'objectivité même, la conscience de soi voit venir à l'être son vrai concept de soi. »

« Le concept est la nécessité et l'éclosion de l'être-là (*Dasein*) qui a la substance pour son essence et subsiste pour soi. » « Dans le Savoir (...), l'esprit a conquis le pur élément de son être-là, le concept. »

« Dans la conscience, inversement, le tout, mais non conçu précède les moments. Le temps est le concept même qui est là, c'est pourquoi l'esprit se manifeste nécessairement dans le temps et il se manifeste dans le temps, aussi longtemps qu'il ne saisit pas son concept pur, c'est-à-dire, n'élimine pas le temps. Le temps est le pur Soit extérieur, intuitionné (...), quand ce concept se saisit soi-même, il supprime sa forme de temps (...). »

Dans ses ultimes développements, dans les tous derniers paragraphes, Hegel est cependant un peu plus réservé :

« Le concept qui a gagné sa réalisation, c'est le concept dans sa vérité, c'est-à-dire dans son unité avec son aliénation. » « Elle est désormais sa propre renonciation. » Ce qui participe bien davantage de notre chemin.

Hyppolite note qu'à la fin de ce chapitre, Hegel « montre à partir de la science, la nécessité d'une aliénation de l'esprit dans l'espace, (la nature) et dans le temps, (l'histoire). »

Cependant l'ensemble de l'ouvrage, voire du travail de Hegel comporte tout de même essentiellement cette visée que nous situerons comme « idéale », et il termine d'ailleurs son ouvrage par « l'esprit absolu », « le trône », « le royaume des esprits » et, ce sera son dernier mot, par le terme *Unendlichkeit* (infinité) ...

Dans le séminaire sur *Les écrits techniques de Freud*, Lacan part de l'étymologie : *Begriff*, ce qui se tient en main, ce qu'on saisit.

« Le mot ou le concept (...), dites vous bien que ça n'est pas simplement une espèce d'ombre, de souffle, d'illusion virtuelle de la Chose, c'est la Chose même. » « Beaucoup plus décisif pour tout ce qui est arrivé aux éléphants (...) que dans la langue humaine le mot éléphant existe ; grâce à quoi, quelle que soit l'étroitesse des portes nous faisons vraiment entrer ici l'éléphant dans nos délibérations. (...) Rien qu'avec le mot éléphant (...) ça suffit pour qu'il arrive des choses. » Et il insiste : « Il n'y a pas besoin qu'ils soient là, ils sont là, (...) dans une plus grande réalité que la réalité contingente de l'individu - éléphant. »

Dans son séminaire du mois de juin 1990, Charles Melman situait la naissance du concept chez Socrate, en indiquant son passage du général à l'universel. Par exemple : « La vertu ne regroupe plus les vertueux, mais devient l'idéal qu'il faut atteindre. »

Le concept, ainsi idéalisant, invite à faire Un et à l'annulation de la singularité. Sur le plan du S_1 , le savoir du concept est « destiné à opérer en position maîtresse dans l'enseignement qui consiste justement en une distribution, une introjection de S_1 ». « C'est une entreprise qui n'est pas seulement folle, mais destinée à rater, puisqu'elle ne peut qu'induire l'apprenti à manquer un rapport au réel ». « Freud n'était pas un penseur, mais un praticien ».

Le concept se présente ainsi à nous : polyvalent, aboutissement d'une question, centre, Savoir absolu et référence universelle enfin atteints. Di-amant conceptuel, le savoir est assimilé à une vérité éternelle.

Il faut dire que celui qui découvre un concept, le réalise en un moment particulier de son effort, et s'en trouve... étonné. Brusque nouage, de Symbolique, de Réel et d'Imaginaire, des éléments de sa vérité viennent se cristalliser sous une forme ramassée, sous un mot, une lettre et produisent un signifiant fondamental venant apporter le témoignage d'un désir vectorialisant le sujet en ce temps, là.

Il s'agit d'un très bref instant, d'un éclair, et les conditions sont habituellement réunies pour qu'il en soit hypnotisé, aveuglé par sa « propre » et magnifique production, sa brillante ... merde ; et il peut persister ainsi dans la fascination de lui-même-réuni-à-sa-pâte modelée sous la forme d'un prolongement phallicisé, pouvant être assimilé à son corps : ce sera qualifié par le terme de *corpus* ou *corps de l'oeuvre* d'un auteur, en lui offrant le sentiment de la complétude enfin retrouvée ; ce qui peut se révéler très exaltant, pour lui, mais imposer cette production à tous et pour toujours comme vérité universelle est une autre histoire.

Brève « vérité du sujet » « parvenu » à la fascination, car le concept en quelque sorte *le regarde* autant que l'auteur le contemple lui-même ; car dans l'instant de fascination, la vérité du sujet, qui y était fugacement ramassée, quitte le concept, dès lors que le sujet y reste narcissiquement accroché.

Je m'explique. Lorsque Lacan dit que *la vérité ne peut que se mi-dire*, ça ne veut pas dire qu'il n'y a que des demi-vérités ou qu'il ne faut pas parler de vérité, au prétexte éventuel que le névrosé lui est très attaché ; *la vérité est toujours mal vue*, dira Lacan un peu plus loin dans le séminaire. Lacan énonce par cette formule qu'une part de la vérité ne peut pas se dire, car elle est nécessairement située dans le réel.

La difficulté et l'impasse concernent le concept érigé et figé dans un développement de sens, dont le commentaire a proliféré pour finir par évacuer sa part de réel, « le concept » devenant circulairement aliénant et non plus

borroméennement noué.

De là le concept tend – c'est sa propension – au métalangage. Il nous est donné d'observer ceci chaque jour dans les langues de bois scientifique, médicale, philosophique, ou psychanalytique (liste non exhaustive) ; avec des concepts psalmodiés, et vidés d'une part essentielle de leur substance.

C'est là également que nous pouvons proposer qu'il convient pour chaque psychanalyste de se dégager de sa formation première, de traverser sa formation originaire, comme on dit du fantasme, quelque chose d'une certaine *Urbild*, c'est-à-dire la formation qui a précédé son cheminement analytique, abandonner ce premier amour conceptuel, qu'il soit médical, psychiatrique, philosophique, scientifique, etc.

Si pour nous, le concept, *Begriff*, c'est ce qui se tient en main, pour autant, ce n'est pas lui qui doit nous tenir dans ses griffes.

C'est précisément ce que proféré Lacan vingt ans plus tard, au cours du séminaire dans lequel il reprend RSI, lorsqu'il précise, à propos du noeud borroméen : « Je prétends par ce noeud répudier la qualification de modèle. »
« Le noeud n'est pas le modèle, il est le support. »

Indispensable de conserver cette vigilance pour chaque figure : bouquet renversé, noeud ou mathème ... ; insister sur le caractère nécessairement limité que doivent posséder pour nous concept, mathème, mot, figure, limités dans les registres du sens, du lieu, du temps. C'est dire que les concepts doivent inclure dans leur définition même leur mortalité, ou plus exactement leur capacité à mourir, leur caducité.

Où trouver de tels concepts cristallisant une vérité située temporellement, dans un entrecroisement de lignes signifiantes ?

Pour aboutir à travers le concept à ce qui constitue véritablement le sujet de nos journées, c'est-à-dire en laissant de côté, je crois que nous en sommes d'accord, le terme de technique psychanalytique, pour préférer parler de ce qu'il en est de *la pratique analytique* de nos jours à travers les enseignements de Freud et de Lacan, la notion de concept trouve pour nous son aboutissement et sa disparition, c'est-à-dire son dépassement, dans *l'interprétation*, entendue selon les développements lacaniens et dans un sens large.

Il y a toujours eu, et Charles Melman en donnait des exemples ces jours-ci, des cures encadrées par de longues tirades explicatives, situées entre la notice d'utilisation technique, l'élaboration de la théorie et l'enseignement ; tirades surchargées de sens imposé, d'interprétations bétonnées chez un analyste ayant éventuellement toujours « raison ».

Lacan a bien insisté sur l'interprétation devant faire des vagues, son ambiguïté, son équivocité, qui peuvent être aussi bien non-réponses ou réponses à côté, l'essentiel étant de quitter le cercle, l'autoroute du sens Unique. L'interprétation devant désigner des chemins d'inachèvement, de déliaison.

L'interprétation dans un sens large puisque, ainsi que l'a pratiquée Lacan, elle ne se situe pas uniquement dans la cure mais aussi dans l'écrit, et face aux auditoires : dans tout ce qui constitue le discours analytique, s'en tenir à ne pas faire modèle, mais support.

Dans les dernières pages du Séminaire, Lacan reprend la question, semble-t-il, très différemment de Hegel : « Cette perspective fondamentale que le concept c'est le temps (...) c'est le concept même de l'analyse parce que c'est aussi le temps de l'analyse. » « Les ébauches de mouvement doivent se développer dans une dimension temporelle (...). Nous trouvons là par exemple la nécessité stricte d'un certain nombre de scansion. »

Temps objectif ou temps subjectif et logique ? selon notre logique, celle du fantasme. Parler du refoulement originaire, c'est indiquer un temps originaire et qu'un sujet qui se situe « entre deux signifiants » se situe également entre deux temps. « Ce désir qui est donc chez le sujet humain réalisé dans l'autre, par l'autre, dans ce que nous pouvons appeler le second temps, c'est-à-dire le type spéculaire, c'est-à-dire au moment où le sujet a intégré la forme du moi ».

Ceci implique que dans une cure analytique, dans une famille, une institution, en politique, dans un couple, il faille « être là ». Que celui qui se trouve situé en place de proférer le concept, disons l'interprétation, doive avoir une présence effective et non en effigie, ou dans un ensemble de mots ou d'objets. « Etre présent », c'est affirmer le temps dans l'acte.

L'importance de la question de la voix a été soulignée ces jours-ci. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », reprend la nécessité de la *présence* de cette voix.

J'ai employé bien sûr le mot « faille » – être là – intentionnellement, puisque cette présence doit pouvoir montrer « son style », c'est-à-dire, comme disait Charles Melman, sa manière de refouler, autrement dit ses ratages, montrant qu'il est capable lui aussi de défailir, qu'il est lui aussi soumis à la loi.

C'est donc qu'il faille être là, et non pas *l'être-là*, le *Dasein* dans son absolu.

Etre là, et non présent « symboliquement », comme on dit aussi, puisque l'homme dont la mémoire est perpétuée aboutit invariablement à la divinité, même si elle est domestique (le père et sa moustache dans le cadre au-dessus de la cheminée ...). Car inévitablement seront psalmodiées des formules rituelles, incantatoires, dans des aboutissements régulièrement religieux, finissant par colmater toute faille, tout symptôme, et ne plus manquer de rien.

Lacan également s'est comparé, dans le milieu analytique, à un éléphant dans un magasin de porcelaine, (de porcelets, a-t-il été ajouté). Imaginons un peu la présence de Lacan actuellement dans le monde analytique, qu'il vienne faire l'éléphant. Lacanéléphant ...

Il s'agit pourtant d'un exemple extrême, puisque précisément, Lacan a vigoureusement dénoncé ces dérives religieuses et sacrées (« les dévots de la lettre »), et a pris des précautions inédites et inouïes, (et dénoncées comme ésotérisme, maniérisme ou tout simplement folie), pour éviter à ses paroles, ses schémas et même à ses formules, une telle issue. Et pourtant, ainsi que nous l'avons remarqué... ça arrive !

Nous pouvons considérer la distance irréductible entre l'absence d'un praticien, d'un père, et ce qui peut faire suppléance après son départ ou en son absence avec ce qu'il a laissé comme trace, comme repérage conceptuel de son travail et de son enseignement, ou relique.

Ainsi pas moyen de se reposer, vous reprendrez bien un peu de réel ?

Je voudrais terminer par deux questions concernant ce qui a été dit à plusieurs reprises au cours de ces journées sur « le caractère totalisant du signifiant », et aussi sur « le caractère mortifère de la nomination ». Je crois que ce sont des questions que nous aurons à reprendre également à Bruxelles, sur la question du père, en octobre prochain.

La question que j'aimerais poser est la suivante : lorsque l'on dit que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, le signifiant est obligatoirement raccordé à cette chaîne, et lorsqu'il a — je ne quitte pas mon sujet, il est toujours question du concept — atteint ce caractère totalitaire, c'est justement parce qu'il a perdu son caractère de signifiant et qu'il a chuté à ce moment là, au niveau — au mieux — du signe. Je demande s'il ne faudrait pas éviter à ce moment ce terme de signifiant, et d'en utiliser un autre.

A propos de la nomination, Charles Melman parlait de l'inactivité du fils de famille ou du psychanalyste reconnu. Dans ces cas ne s'agit-il pas plutôt de ce qui a succédé d'une façon infatuée, c'est-à-dire complétée, à la nomination dont il est question. A ce moment, il ne se trouve plus orienté par le désir de cette pratique, inactivée. Lacan d'ailleurs appelait ces analystes de façon très précise « des suffisances », (« la suffisance n'a à suffire à rien, puisqu'elle se suffit »).

Pour prendre ces termes avec davantage de rigueur, ne faudrait-il pas souligner que ce qui serait en cause ne serait pas la nomination en elle-même, mais la façon dont est envisagé et reçu éventuellement le nom, par la suite, comme élément de complétude et de comblement narcissique. Ne s'agit-il pas, *non pas précisément d'une nomination, mais* dans ce cas *d'une élection particulière* : comme enfant merveilleux de l'Autre, qui peut bien sûr représenter un des aspects de la nomination, mais dont les deux protagonistes, le nommé et le nommant, participent à une conception divine imaginairement achevée, à une « nomination » *parthénogénétique* ? Voilà.

* * *

Jean Bergès – Je crois que nous devons remercier Houchang de son approche de cette question, dans laquelle, à mon sens, il a apporté un élément qui m'a beaucoup intéressé, à savoir le mot de « présence ». Et au fond je me suis posé la question, quand il l'a soulignée, de savoir si cette présence requise comme nécessaire, était la même que celle qui est caractéristique de la résistance, au moment où l'analysant ressent la présence de l'analyste et en fait état. C'est dans cette mesure que ce mot introduit là par lui, entre le concept et le temps, m'est apparu assez original dans la mesure où justement c'est du côté de l'effigie, pour reprendre son expression, que se situe la résistance, et qu'elle prend le visage de la présence.

Patrick De Neuter – J'aurais voulu te demander une précision sur cette opposition que Lacan fait entre modèle et support ; et cette opposition qu'il a, à ce qu'on utilise le terme de modèle pour désigner les mathèmes, les schémas, etc. parce que ma difficulté vient du fait qu'il me semble qu'il utilise ces supports exactement dans le sens que les épistémologues donnent au terme de modèle, c'est-à-dire le modèle, ce doit être éphémère et ce doit être partiel. Un modèle ne peut pas tout expliquer et il ne peut pas tenir longtemps dans l'histoire de la science, sinon c'est un faux modèle.

Il me semble que c'est ce que Lacan veut faire de ces figures, ou bien je me trompe peut-être, et donc ce n'était pas ce que nous en faisons. Je veux dire que des scientifiques s'amuseraient peut-être beaucoup que nous soyons encore, nous, à fonctionner aujourd'hui avec ces supports qui pour Lacan étaient relativement éphémères puisqu'il les transformait et passait à d'autres figures, d'autres supports. Est-ce que j'ai mal compris la critique de Lacan sur le modèle, est-ce que tu peux m'éclairer là dessus ?

Je ne sais pas si je peux parler de l'attitude de Lacan là-dessus ; il semble effectivement que pour chacun, « modèle », ça fait malgré tout vraiment forme à épouser et que l'image capte toujours, et que la différence est bien celle qui est développée de façon assez abondante par Lacan dans les trois variétés de l'identification et de l'analyse comme identification. Il a existé nombre d'analyses où il fallait finir par ressembler à l'ensemble des formes de son analyste, mais l'identification en elle-même, nous précise-t-il, c'est finalement ce qui fait support de séparation.

Jean Bergès – Peut-être qu'en effet ce qu'il en est du modèle ou du support a quelque chose à faire avec notre besoin de reconnaissance, de reconnaître le support dans le modèle et inversement.

Bernard Vandermersch – Peut-être quelque chose qui va un peu contre ce que tu disais, Houchang, de l'utilisation de ces schémas, c'est que l'expérience que l'on peut avoir de nos collègues et de nous-mêmes, c'est qu'on s'aperçoit qu'on les a regardés depuis vingt ans, et puis on les étudie une fois vraiment. Manifestement ils peuvent avoir une fonction de reconnaissance entre nous, oui, on est ceux du schéma optique, mais dans l'ensemble on s'aperçoit que ces schémas laissent beaucoup à gamberger et ne sont pas utilisables en eux-mêmes, d'une façon très simple et d'une façon qui puisse comme ça simplifier abusivement les choses.

Est-ce que tu serais d'accord pour revoir la formule que tu as dite d'un sujet entre deux signifiants ? Car je pense que dire que le sujet c'est ce que représente un signifiant pour un autre signifiant n'est pas tout à fait identique à dire qu'un sujet est entre deux signifiants.

Bien sûr j'ai été un peu rapide et je retire volontiers cette formulation inexacte. Sur la question des figures, il est certain que Lacan, sur l'ensemble de ses séminaires – et c'est pour ça que je disais que c'est un exemple extrême de prendre Lacan pour effigie par rapport à beaucoup d'autres –, il est manifeste qu'un des soucis, à proprement

parler, directeur, permanent, de Lacan a été d 'énoncer, en s 'évertuant sans cesse de nous empêcher justement de refermer le cercle conceptuel.